

« Les choses nues prennent voix »» (Michel van Schendel)

Michel van Schendel, *Choses nues passage*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'Appel des mots », 2004, 120 p.

Pierre Chatillon, *Le livre de lumière*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 96 p.

Annie Molin Vasseur, *Ce pourrait être le récit d'un été*, Montréal, Les Heures bleues, coll. « Le dire », 2003, 128 p.

Jacques Paquin

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2004). Compte rendu de [« Les choses nues prennent voix »» (Michel van Schendel) / Michel van Schendel, *Choses nues passage*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'Appel des mots », 2004, 120 p. / Pierre Chatillon, *Le livre de lumière*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 96 p. / Annie Molin Vasseur, *Ce pourrait être le récit d'un été*, Montréal, Les Heures bleues, coll. « Le dire », 2003, 128 p.] *Lettres québécoises*, (115), 37–38.

« Les choses nues prennent voix »

(Michel van Schendel)

En cette ère dominée par les appareils de communication, comment écrire sans faire le jeu de la pensée néolibérale qui cherche à niveler les discours? Trois poètes témoignent de la nécessité de dire tout en essayant de préserver le sens du mot « dire ».

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

ON L'A DIT, ON LE RÉPÈTE, ON LE DIT TROP : la poésie de Michel van Schendel est exigeante. Il est vrai qu'elle n'est pas *donnée*, qu'il faut, de la part du lecteur, une volonté, un travail, pour se l'approprier. Sinon, elle lui reste irrémédiablement étrangère.

CRITIQUE ET LUDIQUE

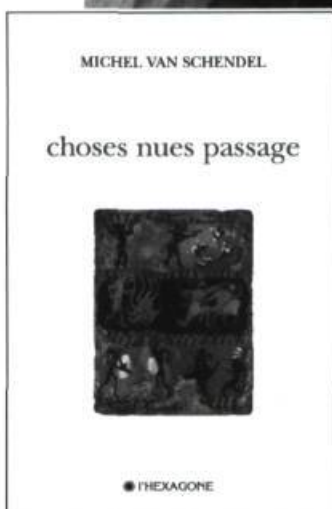
À ce propos, justement, Michel van Schendel pourra paraître rebutant aux yeux de lecteurs un peu trop pressés. Ou pour ceux qui ne conçoivent la poésie d'ici que comme reconnaissance du déjà vu ou du déjà lu, et dont la pensée se réduirait à ceci : « C'est pas nous autres, ça ! ». Michel van Schendel, à cause de ce déni de la familiarité, pourrait aisément passer pour un poète français, ou européen. Mais je dirai que c'est pour notre plus grand bonheur ! Voilà en effet une voix que ne freine pas le souci constant de l'identification à une québécoïté inscrite à tous les retours et détours de vers. Sa poésie est d'ici et d'ailleurs parce qu'elle ne se limite pas aux frontières nationales. Et pourtant, voilà plus de cinquante ans que le poète a adopté le sol québécois. Voilà presque autant d'années que le poète s'est fait résistant, aussi bien en réaction contre le libéralisme économique et la pensée néolibérale que par méfiance du nationalisme primaire.

Son dernier recueil, *Choses nues passage*, témoigne dès les premières lignes dans son « Avant-dire » de cet esprit de contestation mais aussi de compassion envers les faibles et les vaincus : « Ils ne savent pas s'ils sont, ils s'en tirent comme ils ne peuvent plus, le rire est écru, ils savent, ils disent la folie, alors très nue, ils disent des choses nues, elles sont comme eux. » (p. 9) Ces choses nues, à rebours de l'intitulé, prennent voix dans la seconde et plus substantielle section (en

nombre de pages). Le poète y pratique une forme venue du Moyen Âge, la fatrasie, où l'accumulation de séries, aberrantes sur le plan logique, donne lieu à une étourdissante, virtuose et facétieuse écriture de la rupture systématique :

*Il dira si il dira la
Il s'arrêtera comme un balai
Il dira la puis ré si do
Il hésitera s'inclinera si bas
Sourira d'un trou de nez
On dira que c'est tout
On dira que c'est cendre
On dira que c'est sable [...] (p. 69)*

Le lecteur avisé notera que les deux poèmes liminaires dressent la liste des premiers vers des poèmes qui suivent. Si la seconde section fait la part belle au ludisme appuyé par un art consommé du rythme qui met le monde de guingois, la première partie, quant à elle, est tout entière consacrée à la figure mythique de Hermès, le Mercure des Latins, le messenger des dieux. Il est aussi le dieu du vol et du mensonge et patron des orateurs et des commerçants. Dans un texte liminaire où la science de l'érudit se mêle à l'art du poète, Michel van Schendel trace la biographie poétique de ce dieu qui fascine et qui repousse en même temps. En cette période où s'affrontent deux formes d'extrémismes, la tentation est grande pour le lecteur d'attribuer une portée politique et actuelle à de larges extraits comme celui-ci :



*Il dit que l'ennemi est une menace à la paix des gens
Qu'il faut battre l'ennemi pour le bien des gens
Que le bien des gens il faut y veiller
Que le bien des gens s'en occuper c'est l'occuper
pour leur bien
Il dit qu'il est leur ami
Quelqu'un résiste-t-il à l'entrée de l'ami dans la
Maison
Il dit que celui-là est l'ennemi ou l'ami de l'ennemi
Il dit que celui-là doit être tué doit être soumis
doit être soudoyé (p. 28)*

Comme tous les précédents recueils du poète, celui-ci témoigne d'une culture remarquable au service de l'esprit de résistance à toutes les langues de bois. Voilà sa véritable exigence.

Il y a longtemps que je connais Pierre Chatillon. Il était professeur à l'UQTR lorsque j'étais étudiant au baccalauréat. J'ai suivi de nombreux cours de lui, comme beaucoup d'autres étudiants, parce qu'il posait un regard très personnel sur les œuvres littéraires, et en particulier sur la littérature québécoise et sa poésie. La période d'Anne Hébert et Saint-Denis Garneau était analysée à la lumière des théories jungiennes, mais surtout comme exemples d'une littérature envahie par le jansénisme et le refus de la sexualité. Tout en admirant le talent de ces poètes, il désavouait leur itinéraire, qu'il jugeait dominé par une conception manichéenne. Cette critique s'est incarnée au sein de sa propre œuvre, tendue vers la recherche du feu, de la chair et de la femme. Voilà donc plus de trente ans que le poète publie des poèmes délestés de toute négativité, exclusivement consacrés à un éloge du monde, inspiré entre autres par le lyrisme cosmique du poète américain Walt Whitman. Les louanges de Pierre Chatillon ont comme source de joie l'île d'Anna Maria, située dans le golfe du Mexique. Les références descriptives, qui n'apparaissent qu'à mi-recueil, importent moins que les échos de ce paysage édenique sur les « eaux intérieures » (p. 34) du poète. La nature se trouve féminisée, érotisée, répondant ainsi à un mythe fortement ancré dans l'écriture masculine :

[...]
*je veux pour toute éternité
 être la grande main du vent
 qui caresse à l'infini
 la peau turquoise et lisse de la mer
 ses seins son ventre ses cuisses
 qui se glisse sous l'écume de ses dentelles*
 (p.16)

De fait, la poésie de Pierre Chatillon est sans doute l'une des poésies, comme celle de Jean Royer ou de Pierre Morency, qui correspond le mieux à l'idée que se fait le lecteur moyen de la poésie : lyrique et amoureuse, tournée vers l'exaltation de la beauté du monde. Celle du *Livre de lumière*, oscillant entre l'expansion mythique du sujet et un discours qui frôle le religieux (au sens le plus large), pourrait être qualifiée de « naïve » n'était la maîtrise indéniable du discours poétique. Une poésie volontairement candide, alors ? et qui tendrait à obnubiler certains traits de notre humaine condition : « je m'exerce à flamber / au lieu d'aller pourrir / comme les autres sous la terre » (p. 30).



PIERRE CHATILLON



C'est un recueil moins emporté, à l'émotion plus en retrait, que signe Annie Molin Vasseur, qui s'est fait surtout connaître par ses recherches en arts visuels. Son troisième recueil porte la marque matérielle de cet intérêt; elle s'est associée à l'artiste et poète Célyne Fortin, celle-là même qui a co-fondé les Éditions du Noroît et qui a récemment créé une nouvelle collection (« Enclume ») aux Écrits des Forges. Annie Molin Vasseur fait paraître ses textes dans une très jolie typographie (*Perpetua*) au sein de la collection « Le dire », créée par Fortin pour la maison d'édition Les Heures bleues. Quatre photographies de paysages en noir et blanc de Francine Larivée (de véritables photos, en partie détachables) viennent ponctuer et illustrer le trajet du recueil, qui raconte l'histoire de ce qu'on pourrait appeler une mémoire étonnée (on y



ANNIE MOLIN VASSEUR

rencontre cette épithète à quelques reprises). La saison chaude est au cœur du recueil, comme elle l'était pour le précédent, dont une division reprend textuellement l'intitulé (« Parfois l'Été »). Le premier poème, qui combine plusieurs personnes grammaticales, annonce la multiplicité des différentes facettes de cette mémoire kaléidoscope où le *je* apparaît parfois comme une référence parmi d'autres. D'ailleurs, le temps n'est pas la seule dimension convoquée, on peut aussi lire le recueil comme une promenade musardeuse où les photographies servent de stations. Comme il arrive parfois dans ce genre de

périple, l'importance accordée au regard suscite une distanciation qui met en arrière-plan la pure émotion pour prendre appui sur des tranches de vie où les menus gestes se veulent porteurs de sens. Cela donne de très beaux poèmes, comme « La native ».

*La native a des dents
 qu'elle aigüise à même le désenchantement
 héritage néant
 la native a seize ans (p. 110)*

Cette poésie n'échappe pas, toutefois, aux clichés qui parsèment les sentiers de son écriture (« il faudra qu'on s'écrive / notre tremblement intérieur », p.99). On en conserve quand même un sentiment agréable, fait de pas feutrés et de chuchotements qui conviennent parfaitement à cette poésie intimiste.